

d'ailleurs ! Est-ce une simple exclamation partie à la vue d'un ciel pur ! Est-ce le désir aveugle de ressaisir une fatale illusion ? Or, le soir, comme l'âme de Madame de Marcy, il a fait le plus beau temps du monde. Je ne sais pourquoi, mais au coucher du soleil, à l'heure solennelle où Clotilde poursuit l'usage d'Ernest, je me suis retrouvé sur l'avenue sous le noir feuillage des ormes de la route. J'allais tranquillement sans savoir où, l'esprit transporté dans le ciel des rêves quand tout à coup j'ai revu, dans le verger solitaire, la pauvre veuve désolée, qui me suivait des yeux avec anxiété. Elle était vêtue d'une robe blanche, cette robe blanche qu'Ernest a vue autrefois au travers des branches vertes. Comme l'autre soir, je me suis incliné vers elle, et, comme l'autre soir, elle m'a tendu les bras avec égarment. J'étais si éperdu, madame, que je ne savais plus si c'était à lui ou à moi qu'elle tendait ainsi les bras.

En retournant au château, j'ai vu madame de Marcy accablée sur une des fenêtres de la grande allée. Grâce à la lune, la nuit venait lentement. Clotilde semblait en savoir les approches comme elle eût fait des approches de la mort. Elle a saisi l'instant où je parlais à sa mère pour s'éloigner de moi. Pourquoi s'est-elle éloignée ? Hélas ! elle aime à me voir, mais non pas de si près ! De loin, je suis l'usage du passé ; de près, je ne suis rien.

3 juin.

Je me suis promené cette après-midi avec elle dans le jardin du château. Encore une fois, sa jeunesse à triompher de la mort ! Cependant elle est affaiblie pour longtemps et elle s'est appuyée sur mon bras avec l'abandon d'une épouse. Chaque fois que nous passions devant la petite porte du verger, elle palissait et elle chancelait ! Ses regards s'élevaient vers le ciel, mais bien loin du monde ! Les grands ormes de la montagne lançaient leurs ombres tremblantes jusqu'à nos pieds. Elle m'a confié d'une voix mourante que la vue de ces ombres lui faisait souvent, comme par miracle, ses belles larmes éteintes, ses belles larmes éteintes. En voyant ces diverses formes s'agiter sous ses yeux, elle s'imaginait voir l'ombre d'Ernest fuyant au loin, comme d'autres voient des images aimées dans les métamorphoses des nues.

Je ne sais que devenir, madame. Où fuir cette adorable image, qui me suivra partout ! Dans quelques jours, j'ai dire adieu à madame de Marcy. Adieu ! ce mot-là m'effraye. Chaque fois que j'ai dit adieu, j'ai vu un linéol !

17 juin.

Madame de Marcy est à son lit de mort. Hier, j'étais allé au château pour lui dire adieu, car je voulais enfin partir. Hélas ! c'est elle qui m'a dit : Mourir si jeune ! si belle ! Elle ne mourra point pour moi. Est-ce qu'Ernest était mort pour elle ? Mais Ernest était aimé.

Elle a souffert en me voyant ; mais soudain elle a détourné les yeux ! Le moment a paru bien surpris de la voir ainsi changée en un seul jour, car elle n'est retombée qu'avant-hier ; il ne peut deviner le mal qui la ravage si vite. Tout le château était en émoi à mon arrivée, et je ne me suis pas trouvé seul avec elle.

Elle est vêtue de blanc. Pour la dernière fois, peut-être, on a tressé sa belle chevelure, qui j'ai admirée à travers un voile de blonde. On l'a fait belle pour la mort. Les femmes sont toujours belles pour les derniers vus. — Ah ! que j'ai encore contemplant avec religion cette pure image qui souriait au soleil, aux fleurs, aux oiseaux, mais surtout aux souvenirs, mais surtout aux espérances du ciel, où est M. de Marcy !

J'ai passé la nuit au château. Je n'ai pas revu le malade. J'attendais avec angoisse. Le médecin, que j'ai rencontré tout à l'heure sur le porche, m'a dit qu'il espérait encore. Qu'importe à l'espérer, moi ? O Clotilde ! pardonne-moi ce blasphème ! Vives et je m'aime pas.

18 juin.

Tout est fini, madame, tout est fini ! Elle est retournée au ciel, d'où elle était venue ! Clotilde est morte ce soir, morte en me laissant dans l'air un parfum dont j'aime l'effort. Mais aurai-je la force de vous dire comment elle est morte ? En aurai-je le courage dans ce château morne et désolé, où il y a une mère qui pleure, dans ce château qui a été le théâtre de ses rêves, et où il lui prépare un linéol. J'essaie d'écrire pour calmer mon cœur.

Des fenêtres de la chambre de Clotilde, on découvre la petite montagne Marchant, à travers le clair feuillage de quelques jeunes peupliers. Je pressentais que ce soir elle passerait, selon sa coutume, et j'ai voulu contempler les grands ormes, et j'ai voulu, encore une fois, lui rappeler l'image du bonheur ; j'ai voulu lui rendre cette illusion qui me fait tant de mal, mais qui lui fait tant de bien ! Je suis retourné dans la montagne, et des fois que je me suis retrouvé sous les ormes, j'ai jeté un regard ardent sur les fenêtres de madame de Marcy. Les fenêtres étaient désertes, la montante s'était traînée dans le verger. Elle avait senti le moment où sa mère s'endormait au pied du lit, et s'appuyant sur son amour, elle était parvenue jusqu'à ses chers pompiers. Aussitôt que j'ai entrevu dans le verger, une tête s'inclinait tristement et ma main fut tendue avec amour. Cette fois, l'illusion fut plus grande que jamais ; elle ne se contenta pas de m'ouvrir ses bras ; elle accourut vers moi avec des cris de joie et de douleur. Je me suis troublé comme elle ; j'ai oublié que je n'étais, que je ne devais être que le fantôme de son amour. Je me suis jeté à bas du cheval, je me suis précipité dans la montagne, j'ai franchi la haie et le ruisseau du verger. La pauvre femme, toujours égarée, a fermé sur moi ses bras si longtemps, si valement ouverts ! C'est tout ! m'a-t-elle dit d'une voix éblouissante en appuyant sa tête sur mon cœur.

Et moi, tout éperdu et tout palpitant, je l'ai pressée dans mes bras avec la tendresse des anges ; je l'ai regardée, je l'ai regardée le ciel ; je croyais vivre de l'autre vie.

Mais, tout à coup elle a levé les yeux sur moi : « Ce n'était pas lui ! » s'est-elle écriée. Elle m'a repoussé avec frayeur et avec colère. Je restai cloué sur l'herbe, les bras ouverts, le cœur en déroute, les yeux hagards. Elle voulut s'en aller ; elle clancala et tomba à la renverse. Je me hâtais de la relever, j'essayai de la secourir, mais elle me repoussa encore en murmurant d'une voix étouffée : « Ce n'était pas lui ! »

« Ce n'était pas lui ! » Elle s'en est allée le chercher ailleurs.

Ainsi conta M. de X. — Madame d'O. — lui dit avec un sourire légèrement railleur : — Et vous ?

— Moi, madame ? moi aussi je l'ai cherché ailleurs. Mais ne l'ai-je pas retrouvé ?

Et en parlant ainsi, M. de X. — regarda passionnément madame d'O. —

— Ah ! dit-elle avec un soupir, voilà comment vous le cherchez : on cherche toujours son premier amour dans le second.

— Oui, on change de coupe, mais c'est toujours le même vin. Et toujours on y répand une larme de ses yeux, en y déchirant ses lèvres.

ARSENÉ HOUSSEAU.

VARIETES.

LA PAIX.

La paix du monde ne sera pas troublée. Cette phrase sonne agréablement aujourd'hui en tête de tous les journaux. La paix du monde ne sera pas troublée ; tant mieux, dirons-nous, car, après tout, nous sommes partisans de la paix, par la raison que la paix est le règne de l'idée, et que la guerre est le règne de la force, au contraire. Or, la démocratie étant, à tout prendre, l'intelligence au pouvoir, incline naturellement, par intérêt, bien entendu, pour la prépondérance de l'idée.

Où, nous sommes partisans de la paix, nous ne sommes pas de la paix quand même. — Dieu nous préserve jamais d'une semblable abdication de l'honneur national, — mais de la paix toujours prête à reconnaître son droit et à le faire reconnaître au besoin. « Si j'étais roi de France, disait le grand Frédéric, il ne se ferait pas dans le monde un seul coup de canon sans ma permission. »

Jusqu'à présent, la Russie nous envoyait le chéri par carte de visite. Nous n'en recevons plus une autre, on peut maintenant l'espérer. La question d'Orient est en voie d'arrangement. La montagne est accouchée. Nous nous féliciterions de l'enfant, s'il est viable. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de faire une réflexion : Comment ! la Russie consent à signer aujourd'hui, sixième ou cinquième, avant ou après la Turquie, un projet de transaction rédigé à frais communs par les quatre puissances, parfaitement entendu pour satisfaire à l'honneur des deux parties, parfaitement acceptable par conséquent, puisqu'il est accepté, dit-on, des deux côtés, et pour en arriver à cette simple signature de bonne amitié, elle commence par déifier la Turquie, par la menacer en parole, par violer sa frontière, par occuper son territoire, par saisir ses revenus, par déposer les princes vassaux du divan, par fouler aux pieds les traités, par ébranler les États, par intimider tous les intérêts, par donner des espérances interminables au crédit, par jeter au vent des centaines de millions en préparatifs de guerre et forcer la Turquie à en dépenser pour le moins autant en préparatifs de défense, et la France et l'Angleterre à surcharger encore leur budget d'une charge nouvelle pour redresser l'équilibre rompu de la balance, et voilà cette sage transaction de la diplomatie russe, la plus savante, à en croire une vieille opinion, et le mieux informée d'Europe ! Que ne commençait-elle pas plutôt par où elle a fini ! Elle aurait ainsi épargné au continent et à elle-même bien des inquiétudes, bien des dépenses, bien des paroles, bien des alliances et des venues, de notes et de dépêches, de protocoles et de courriers.

Enfin, la chose est convenue. La mission extraordinaire du prince Metchikoff, sa politique ébouriffée vis-à-vis du divan, sa parole hautaine, sa moustache retroussée, sa retraite à grand fracas, l'invasion de l'armée russe en Valachie, la ligne du Pruth fortifiée comme pour une prochaine entrée en campagne, tout cela n'était, dans la pensée du czar, qu'une mise en scène dramatique pour soulever plus tard, à grand orchestre, un arrangement qu'on aurait pu terminer plus tôt du jour au lendemain, avec un peu de patience et surtout avec un peu de modération. Vraiment, si, dans la vie privée, un père de famille conduisait ainsi sa maison, il n'y aurait pas à son intention assez de blâme sur la langue des voisins. Car enfin on ne doit renoncer à traiter que lorsqu'il n'y a plus, humainement parlant, aucun moyen possible de traiter. Et la preuve, cependant, qu'il y avait encore moyen de traiter, c'est que la Russie traite en ce moment.

Si la France en est aujourd'hui pour sa part d'arrangement, elle aura en revanche, appaisé à connaître le danger de l'autocratie et cette leçon, à notre avis, ne saurait être trop chèrement payée. L'autocratie, en effet, n'a pas seulement agi sur ses propres États, elle a encore agi, ainsi que nous venons de le voir, sur tous les autres États. Comme sa politique silencieuse, concentrée dans un seul esprit, se portait à chaque instant à l'improviste, et jouait la paix du Continent sur un oui et sur un non, il est de l'intérêt des nations plus ou moins constitutionnelles, de la France et de l'Angleterre par exemple, de propager de plus en plus les constitutions en Europe. Car partout où le pouvoir est constitutionnellement exercé, où le peuple par conséquent est appelé à donner son avis, à voter, et au besoin à contrôler l'impôt, le chef de l'État ne peut, du jour au lendemain, engager légèrement une question de paix ou de guerre.

Cependant la question d'Orient, pour être vidée, à la supposer des aujourd'hui complètement vidée, ne laisse pas moins à la France un immense devoir à remplir. Evidemment la Russie n'est pas venue en Moldavie flatter de plus près le vent de Constantinople, y faire la dépense d'un premier établissement militaire, au risque de provoquer en Europe une guerre universelle, pour déloger ensuite à petit bruit, par article secret d'un traité, sans vouloir d'une manière ou d'une autre rentrer dans ses déboursés. La conduite du czar en Orient n'a pas été à coup sûr une étourderie de jeunesse, elle a été une tentative sérieuse, sérieusement poursuivie. En donnant un coup d'épée dans les traités et en débouchant en pleine paix, même allouée, sur le territoire de la Turquie, la diplomatie russe avait sûrement intentionnellement prémédité, qu'elle ne laissera pas derrière elle, soyons-en persuadé, la trace des routes et des chemins sur la posséder des chemins de Moldavie. La pensée que l'âme incrédule de Pruth y ramènera probablement encore à la première occasion. La France doit veiller attentivement à ce qu'aucun événement désormais ne la prenne au dépourvu. Ce qui vient de se passer en Orient est un indice.

Nous aimons à croire que la Russie ne voudra tirer aucun avantage de son coup de force, qu'elle ne voudra soulever aucun incident, invoquer aucun prétexte, réclamer aucune indemnité, garder sur un faux fuyant ses positions, traîner les choses en longueur, laisser les événements et gagner enfin les années nécessaires à la théorie des faits accomplis. Elle jouerait, à n'en pas douter, un jeu trop dangereux, car après ce qui a été dit et écrit, et de haut, et en France et en Angleterre, il n'y aurait pas de milieu et

d'attermoiement possible, on ne répondrait plus à des paroles, on répondrait à des actes. Il se ferait dans le monde un silence terrible, comme à l'approche d'une grande crise de l'histoire : un premier coup de canon aurait été tiré. Et alors comme alors ! Si l'incendie gagnait ensuite de proche en proche, l'Europe entière, la France pourrait dire du moins à sa décharge, dans cet épouvantable cataclysme, qu'elle avait combié jusqu'au dernier moment la mesure de concessions.

C'est pas que nous redoutions outre mesure la puissance de la Russie. La Russie, à notre avis, est un fantôme. Tant qu'elle persistera à vouloir être une nation exclusivement militaire ou, ce qui est la même chose, conquérante, à entretenir une armée disproportionnée avec la richesse de son budget, et à détourner ainsi du sol toute la sève du pays pour la répandre en pure perte sur un champ de manœuvres, elle marchera à sa décadence par la même pente que la Turquie, elle mourra d'épuisement. La force d'une nation n'est pas dans le chiffre de ses soldats ; elle est dans le chiffre de ses revenus. La force des forces est la richesse, parce qu'avec la richesse, on a des soldats, et ensuite des approvisionnements, des armes de précision, des systèmes d'artillerie perfectionnés, des ingénieurs plus habiles, des officiers plus instruits, une flotte plus nombreuse, un matériel mieux perfectionné, une plus grande facilité de communication, une plus grande rapidité de mouvement. Or, tout cela est à coup sûr la victoire à un jour donné, aujourd'hui ou demain. On dit que Dieu était toujours du côté des gros bataillons. On s'est trompé : il est toujours du côté des ressources que nous avons dites.

Une usine et un chemin de fer augmentent plus la force d'un pays que l'acquisition d'une province. Certes, la Turquie était, à la fin du quatorzième siècle, la première puissance de l'Europe. Mais pendant qu'elle rêvait à la Porte et tentait conquête sur conquête, l'Europe occidentale, secouée de la torpide du moyen-âge par la réforme et la découverte de l'Amérique, multipliait son commerce et son industrie, et par son industrie et son commerce, sa richesse et sa population. La Turquie, restée stationnaire dans sa supériorité de la veille, repassa insensiblement, par le mouvement toujours ascendant de la renaissance, à l'arrière-pensée de la civilisation. La même destinée menace en ce moment la Russie. L'industrie, immensément développée sur le continent, développe de jour en jour davantage chaque nation, et, par conséquent, élargit chaque jour davantage la disproportion de richesse entre l'empire russe et le reste de l'Europe. Or, comme la richesse est la force, on comprend d'avance le résultat d'une politique exclusivement conquérante, qui dépense sans créer, qui consume sans produire. Encore un siècle, et si la Russie persiste à ce contre-sens de politique, elle tiendra compagnie à la Perse dans la statistique des puissances.

EUGÈNE PELLETAN.

CORRESPONDANCES.

TENURE SEIGNEURIALE.

A une assemblée publique des censitaires de la paroisse St. Joseph de la Rivière des Prairies, tenue à la porte de l'église paroissiale, à l'issue du service divin du matin, dimanche le 11 septembre courant, dans le but d'organiser un comité de paroisse et de nommer des délégués pour représenter les habitants de cette paroisse à la nouvelle convention, pour l'abolition de la tenure seigneuriale qui doit avoir lieu à Montréal, François Armand, écrivain, fut élu président et M. Narcisse Dufort fut élu d'agit comme secrétaire.

Après que M. le président eut expliqué le but de l'assemblée, les résolutions suivantes furent adoptées à l'unanimité.

1. Proposé par Michel Gauthier, secondé par Joseph Roi ;

Que cette paroisse a, vu, avec plaisir, la part active que chaque paroisse a prise dans cette convention, sur la tenure seigneuriale, et qu'en conséquence il conviendrait de former un comité dans cette paroisse et nommer deux délégués.

2. Proposé par Jean Desjardins, secondé par Jean Paré ;

Que le taux le plus élevé que les seigneurs puissent réclamer des censitaires pour rentes seigneuriales, ne devrait pas excéder la somme de deux sols par arpent, en superficie.

3. Proposé par Paul Laurin, secondé par Léon Bédard ;

Que c'est l'opinion générale de cette paroisse, que l'existence de la tenure seigneuriale est un empêchement à tout avancement dans ce pays, et un fardeau excessivement lourd pour les censitaires.

4. Proposé par Louis Côté, secondé par François Roi ;

Qu'un comité soit à l'instant formé et qu'il soit composé des personnes suivantes, savoir : Jean-Baptiste Desnoyers, Dr. François, Isidore Ducept, Louis Paré, François Thibault, Dr. Léveillé, Michel Gauthier, François Armand, fils, Charles Desnoyers, Dr. Lajennesse et Joseph Desautels.

5. Proposé par Chs. Desnoyers, Dr. Lajennesse, secondé par Frs. Armand, fils.

Que messieurs Frs. Armand et N. Dufort soient les deux délégués chargés de représenter la paroisse, dans la nouvelle convention de Montréal, et qu'en cas d'empêchement ils soient remplacés par deux autres membres choisis par le comité.

6. Proposé par George H. Oakes, secondé par Louis Desautels, Dr. Lapointe ;

Que copie des procès de cette assemblée soit transmise au Dr. Valois, écrivain, P. P., pour le comité de Montréal.

7. Proposé par François Côté, secondé par Pierre Duplessis ;

Que les procès de la présente assemblée soient publiés dans les journaux de la province.

Après quoi des remerciements furent votés au président pour la manière habile avec laquelle il avait présidé l'assemblée, ainsi qu'au secrétaire.

FRS. ARMAND,

Président.

N. DUFORT,

Secrétaire.

A la séance du 12 septembre du Conseil municipal du comté de Saguenay 1ère division, après lecture faite d'une pétition des censitaires de St. Fidèle, priant le conseil de s'occuper de la tenure seigneuriale et d'expliquer préalablement les résolutions suivantes furent unanimement adoptées :

1. Proposé par John McLaren, écrivain, secondé par Thomas Simard, écrivain ;

Qu'il n'y a pas à craindre le combat ; car, s'il n'y a pas à craindre qu'il porte les marques sur son corps, sa raison pourrait en sortir grandement endommagée. Je veux, M. le professeur, me montrer reconnaissant en vous donnant l'avis suivant, en échange des vingt-deux ducats que j'ai reçu de vous : « Faites-vous donner tous les matins des douches à l'eau froide, et prenez quatre grains d'Elleboré, le soir, en vous couchant. » En suivant exactement cette prescription, vous obtiendrez, si non un jugement solide, du moins ce qui vous aviez auparavant.

Hélas ! qui l'aurait jamais cru ! Mais on doit s'attendre à tout ; et cet événement ne doit pas nous étonner, puisque des hommes d'esprit même ont été sujets à ce fâcheux accident. Pour moi, jusqu'à ce que cette discussion eût commencé, j'avais cessé d'être un des admirateurs de M. le professeur : car je mesurais ses facultés intellectuelles sur son érudition ; et j'ajoutai même qu'au moment où, croyant voir en moi un ennemi, il me jeta, à l'exemple des grands-pères, son prétendu bonnet de docteur par la tête, je demeurai étourdi du coup, et ce n'est qu'après m'être remis un peu que j'osai le ramasser pour l'examiner de plus près ; mais, las ! je m'étais trompé : ce n'était qu'un bonnet d'... !

MAX. W. NUMENVILLE.

Montréal, 17 septembre 1853.

LE PAYS.
EDITION HEBDOMADAIRE

MONTREAL.

Mercredi, 28 Septembre 1853.

Avis à nos Abonnés.

Ceux de nos abonnés qui ont reçu leur compte voudront bien, nous l'espérons, nous en faire parvenir le montant aussitôt possible. La somme est minime pour chacun d'eux, mais elle devient importante pour nous par le grand nombre. Qu'on se rappelle que les dépenses d'un journal sont énormes, et que nous ne sommes pas assez alchimiste pour faire de l'or : le procédé est perdu, et le seul que nous attendions doit nous venir de nos abonnés.

En même temps, ceux de nos abonnés qui pourraient nous procurer les Nos. 6, 20, 21, 29 et 34 de la seconde édition, nous feraient infiniment plaisir en nous les faisant parvenir.

Tenure Seigneuriale.

Le *Canadien* et le *Journal de Québec* nous apportent l'heureuse nouvelle que le district de Québec se prépare à sortir de l'état d'apatie et d'inaction dans lequel il semblait vouloir s'enfermer, quand tout le district de Montréal se levait comme un seul homme pour demander l'abolition de la tenure seigneuriale. Déjà plusieurs paroisses ont tenu des assemblées auxquelles on a adopté des résolutions énergiques dans le sens de celles de la convention de Montréal ; les comités ont été organisés et l'on peut s'attendre à une courageuse coopération dans l'œuvre patriotique dont tous les amis du progrès et des réformes s'occupent en ce moment d'une manière plus ou moins active.

Nous avons déjà fait un appel à la presse du district de Québec et des Trois-Rivières ; nous le renouvelons. Reprochons les procédés des assemblées publiques, c'est une partie de son devoir, mais ce n'est pas tout. Il faut dire, il faut faire comprendre au peuple que c'est son avantage de secourir les chaînes qui lui lient encore les bras et l'empêchent de s'associer au mouvement de progrès qui s'opère autour de lui. Il faut frapper souvent, frapper toujours, si nous voulons que la cause triomphe.

C'est mardi prochain le 27 du courant, qu'aura lieu, à Montréal, la seconde assemblée du comité central. Les membres du comité, qui demeurent à la campagne feront, sans doute, tous leurs efforts pour s'y trouver.

On y discutera les divers plans d'abolition qui ont été transmis au secrétaire, et la séance ne pourra manquer d'être intéressante à un haut degré.

Le comité central chargé de préparer un plan d'abolition de la tenure seigneuriale, s'assemble ce matin à dix heures.

Plusieurs plans seront soumis à la discussion, et à la considération des membres qui se feront, sans doute, un devoir de se rendre à la réunion, dans la Salle de l'Institut Canadien.

Pour le moment, nous nous abstons de donner nos vues sur le sujet, afin de laisser au comité toute latitude dans ses délibérations ; mais une fois qu'il sera entendu sur le mode à suivre pour parvenir à l'abolition, nous offrirons au public nos remarques et nos commentaires.

Cependant, nous croyons devoir dire qu'un plan qui en finirait immédiatement avec le système actuel de tenure nous sourirait davantage, comme nous avons eu l'occasion de l'exprimer plusieurs fois.

En laissant subsister la tenure seigneuriale et en ne faisant dépendre l'extinction des droits seigneuriaux que de la volonté du censitaire, on permettrait aux abus qui existent de s'enraciner davantage, tellement qu'il serait impossible de les faire disparaître avant un siècle.

Et pendant ce temps-là, le progrès demurerait à l'état d'espérance, tandis qu'aucun des maux dont nous nous plaignons aujourd'hui ne disparaîtrait.

On trompe le peuple quand on lui dit qu'une commutation immédiate le ruinerait ; on peut être de bonne foi, mais on ne s'est pas donné la peine de faire des recherches et des calculs qui auraient pu conduire à une conclusion toute différente.

Attendons, néanmoins, la décision du comité et s'il adopte nos vues, nous nous faisons fort de démontrer que nous avons ou que nous aurons entre les mains des moyens suffisants pour indemniser les seigneurs, sans exposer les censitaires à la ruine.

THOMAS SIMARD.

M. le Rédacteur,

« Risum teneatis amici ! » M. le professeur Maximilien Bibaud ne rêve que boulets rouges et batailles sanglantes depuis le commencement de la fameuse discussion au sujet des commissaires d'école. Il n'est certes pas un grand guerrier, puisque, malgré qu'il ait le bon droit de son côté, la peur lui a troublé le cerveau au point de lui faire voir partout des armées entières prêtes à l'assailir. C'est rien moins que le général Daoust, l'amiral Blanchet, etc., etc., et enfin le brave capitaine Numenville.

Ma foi je ne m'attendais guère à voir mon nom dans cette affaire, qui sont à la tête de ces armées. Mais, M. le professeur a peut-être raison de re-

clamer le combat ; car, s'il n'y a pas à craindre qu'il porte les marques sur son corps, sa raison pourrait en sortir grandement endommagée. Je veux, M. le professeur, me montrer reconnaissant en vous donnant l'avis suivant, en échange des vingt-deux ducats que j'ai reçu de vous : « Faites-vous donner tous les matins des douches à l'eau froide, et prenez quatre grains d'Elleboré, le soir, en vous couchant. » En suivant exactement cette prescription, vous obtiendrez, si non un jugement solide, du moins ce qui vous aviez auparavant.

Hélas ! qui l'aurait jamais cru ! Mais on doit s'attendre à tout ; et cet événement ne doit pas nous étonner, puisque des hommes d'esprit même ont été sujets à ce fâcheux accident. Pour moi, jusqu'à ce que cette discussion eût commencé, j'avais cessé d'être un des admirateurs de M. le professeur : car je mesurais ses facultés intellectuelles sur son érudition ; et j'ajoutai même qu'au moment où, croyant voir en moi un ennemi, il me jeta, à l'exemple des grands-pères, son prétendu bonnet de docteur par la tête, je demeurai étourdi du coup, et ce n'est qu'après m'être remis un peu que j'osai le ramasser pour l'examiner de plus près ; mais, las ! je m'étais trompé : ce n'était qu'un bonnet d'... !

MAX. W. NUMENVILLE.

Montréal, 17 septembre 1853.

LE PAYS.
EDITION HEBDOMADAIRE

MONTREAL.

Mercredi, 28 Septembre 1853.

Avis à nos Abonnés.

Ceux de nos abonnés qui ont reçu leur compte voudront bien, nous l'espérons, nous en faire parvenir le montant aussitôt possible. La somme est minime pour chacun d'eux, mais elle devient importante pour nous par le grand nombre. Qu'on se rappelle que les dépenses d'un journal sont énormes, et que nous ne sommes pas assez alchimiste pour faire de l'or : le procédé est perdu, et le seul que nous attendions doit nous venir de nos abonnés.

En même temps, ceux de nos abonnés qui pourraient nous procurer les Nos. 6, 20, 21, 29 et 34 de la seconde édition, nous feraient infiniment plaisir en nous les faisant parvenir.

Tenure Seigneuriale.

Le *Canadien* et le *Journal de Québec* nous apportent l'heureuse nouvelle que le district de Québec se prépare à sortir de l'état d'apatie et d'inaction dans lequel il semblait vouloir s'enfermer, quand tout le district de Montréal se levait comme un seul homme pour demander l'abolition de la tenure seigneuriale. Déjà plusieurs paroisses ont tenu des assemblées auxquelles on a adopté des résolutions énergiques dans le sens de celles de la convention de Montréal ; les comités ont été organisés et l'on peut s'attendre à une courageuse coopération dans l'œuvre patriotique dont tous les amis du progrès et des réformes s'occupent en ce moment d'une manière plus ou moins active.

lisme du jour avec un cynisme qui a, au moins, le mérite de la franchise.

Après avoir établi d'une manière fort lucide que « à part les fous, les entêtés et les scélérats en politique, les habitants des deux Canadas sont unanimes à proclamer l'excellence du principe libéral qui les gouverne », notre confrère en vient à faire cet aveu : « Pour nous, tout gouvernement est bon, et mérite notre appui, pourvu qu'il soit Canadien avant tout : cela est simple, tant mieux, c'est que cela est vrai. »

Le *Canadien* va-t-il endosser cette doctrine ? Et la *Minerve* donc !

Que ne disiez-vous cela de suite, MM. les libéraux ? Que ne proclamiez-vous à la face du monde que vous n'avez d'autre principe politique que celui de vous atteler au char du pouvoir, quels que soient ceux qui y seront assis, pourvu que le gouvernement soit Canadien avant tout ?

Qu'est-ce donc que cette restriction ? Si le parti qu'on appelle autrefois Tory et qu'on nomme aujourd'hui conservateur, arrivait, d'une manière ou d'une autre, au timon des affaires, la combinaison politique qui en résulterait ne serait-elle pas *Canadienne avant tout* ? Pourquoi pas ! Sir Allan McNab vous soutiendra l'affirmative ; les conservateurs sont pour les chemins de fer, pour le progrès matériel de la province. Les conservateurs ont soutenu le ministère chaque fois qu'il s'est agi d'incorporations ou de dotations, tandis que les libéraux du Haut-Canada ne l'ont fait qu'avec répugnance ; les conservateurs, pour un motif ou pour un autre, se sont montrés les amis de nos institutions ; ils ont droit, aux yeux du *Courrier*, de se dire *Canadiens avant tout* — c'est matériel d'opinion. Vous, libéraux, accepteriez-vous, défendriez-vous un ministère conservateur ? Oui, vous le feriez, en suivant la doctrine de la feuille de St. Hyacinthe.

Maintenant, autre chose : les démocrates qu'on hait parce qu'on les craint, formeraient une administration. Ils simplifieraient les rouages du gouvernement en se débarrassant de fonctionnaires inutiles ; ils étendraient les franchises populaires et diminueraient d'autant l'étendue du patronage ; ils travailleraient à réduire les dépenses et favoriseraient le développement des ressources du pays ; ils feraient marcher de pair les réformes dans les institutions politiques et les progrès de l'éducation chez la masse du peuple. N'auraient-ils pas droit de se dire *Canadiens avant tout* ? Evidemment oui ; et les notions libérales du *Courrier* sont assez élastiques pour lui permettre de dire, dans ce cas aussi, que ce gouvernement mérite son support. Ainsi, quelles que soient les combinaisons politiques qui acquiescent un degré suffisant de vitalité pour former une administration, le *Courrier* pourra toujours dire : « Je suis avec vous, » et révéler à ses articles où il fait la fameuse déclaration que nous avons rapportée.

Pour nous, la chose ne nous surprend nullement ; c'est l'idée que nous avons toujours eue de la politique libérale des ministères. Mais il est étonnant qu'un admirateur de l'administration du jour pousse la naïveté jusqu'à dévoiler des pensées qui sont de nature à compromettre l'honneur et la sûreté de tout le parti. Ce n'est pas nous qui lui ferons un reproche ; ses amis lui feront bientôt sentir quelles conséquences fâcheuses pourraient entraîner son ardeur inconsidérée.

En effet, des écarts comme celui-là de la part de nos adversaires servent plus notre cause que les meilleurs arguments dont nous pourrions faire usage ; le ridicule et le mépris qui accueillent une telle immoralité de principes ne peuvent qu'accélérer la chute de ceux qui sont obligés d'aller chercher leurs défenseurs parmi les parasites avérés de tous les gouvernements.

Nous avons d'abord l'intention d'entrer dans quelques détails et d'établir un parallèle entre les doctrines ministérielles et celles que nous professons ; réflexion faite, nous n'en ferons rien. D'abord, c'est une perte de discuter avec des adversaires qui vous démentent franchement qu'ils n'ont aucune foi politique et que tous les gouvernements leur conviennent, pourvu qu'ils soient *Canadiens avant tout* ; en second lieu, il suffit d'exposer des turpitudes comme celles qu'affiche la feuille de St. Hyacinthe pour faire juger de l'esprit qui anime tout le parti ministériel et en détacher tous les gens à convictions honnêtes et consciencieuses.

Scandaleuses Revelations

Le procès qui se poursuit à Toronto, entre plusieurs citoyens et le maire, au sujet des £10,000 qui se trouvent perdus dans la négociation de £50,000 de bons de la cité, a occasionné des révélations qui sont de nature à compromettre sérieusement le premier ministre, comme nous l'avons déjà dit. Le *North American*, l'un des partisans de l'administration actuelle, fait à ce sujet d'intéressantes révélations.

« Comme Canadiens, dit-il, nous devons dorénavant garder le silence sur les spéculations officielles de nos voisins les Américains ; la honte nous force de baisser la tête quand le « Roi des chemins de fer » d'Angleterre est dénoncé pour ses *jols* et ses malversations. »

Les faits paraissent être ceux-ci. M. Hincks est informé par le maire de Toronto que les contracteurs du chemin de fer du Nord ont droit à £50,000 en bons de la cité de Toronto, pour lesquels ils accepteraient £10,000 en argent, attendu le besoin pressant dans lequel ils se trouvent.

M. Hincks se montre disposé à entrer dans la spéculation avec M. Bowles, le maire, et fait parvenir au caissier de la banque du Haut-Canada, M. Ridout, une lettre de crédit sur la maison Glyn & Cie., de Londres, pour une somme de £15,000 à £20,000,

le bruit étourdissant de la vapeur ; il y règne un mouvement, une activité qui étonnent lorsqu'on est habitué à la vie comparativement silencieuse et monotone de nos villes canadiennes.

Ce qui nous a frappé tout d'abord, en montant à la chambre qui nous était indiquée, ce sont les proportions de "United States Hotel" qui donne sur trois rues, au tour d'une vaste terrasse plantée d'arbres et couverte de gazon à travers lequel serpentent des allées de gravier. Cet édifice est construit sur un plan étonnant, dans le genre particulier aux constructions américaines, avec un balcon soutenu par des colonnes blanches sans aucun ornement, et l'on paraît avoir moins visé à l'élégance qu'à la commodité, dans l'ensemble et la distribution des pièces.

Mardi matin, nous nous rendîmes au lieu de l'exhibition, à un demi-mille environ en dehors de la ville, et nous commençâmes à examiner les objets qui y étaient exposés. Il faut dire, tout d'abord, que l'exhibition était encore incomplète quoique ce fût le second jour.

On était occupé à dresser des tentes et à élever des abris en bois pour mettre en ordre les objets qui continuaient à arriver, en sorte que nous ne pouvions être en état de porter un jugement sur le mérite réel de l'exposition ; et d'ailleurs, nous croyons pouvoir dire que la Grande Exposition de New-York a de beaucoup diminué les proportions de celle de l'État.

Néanmoins, nous avons remarqué beaucoup de choses qui méritent une mention particulière, et au moyen desquelles nous pouvons nous faire une idée de la prospérité que nous avons atteinte. Le département qui nous a paru le plus soigné et le plus complet était celui des bêtes à cornes, tant indigènes qu'importées ou de race croisée.

Il y avait entr'autres deux taureaux de l'Ayrshire, l'un appartenant à M. Printice et l'autre à M. Corning, d'Albany ; deux autres de Durham, l'un de deux ans appartenant à M. Aldin, de Boston, et l'autre de trois ans appartenant à M. Delhurst, de Troy, et plusieurs autres de Devon, moins gros que les premiers, mais préférables, à notre avis, sous le rapport de la beauté et de la régularité des proportions.

Plus loin, il y avait une magnifique taureau de 18 mois, à laquelle on a donné le nom de "Lady Elgin." Elle vient de Cobourg, Haut-Canada et a remporté le prix, comme veau, à Toronto, en 1852.

En fait de chevaux, nous n'avons rien vu de très-remarquable quoique ce département fût assez bien fourni.

Il y avait, néanmoins, des chevaux de trait d'une belle apparence, qui ressemblent à ceux de la race canadienne améliorée, et plusieurs étalons de première qualité.

Les moutons, cochons, volailles dont il y avait une grande variété, nous ont paru d'un ordre supérieur et accusent un progrès incontestable chez la classe agricole de la population américaine.

Mais ce qui donne davantage une idée de l'esprit de progrès et du génie inventif de nos voisins, ce sont les machines de toutes sortes pour diminuer le travail des bras tout en augmentant la somme de l'ouvrage.

C'est d'abord la machine à couper le grain, de la manufacture de J. S. Wright, de Chicago, au moyen de laquelle cinq hommes et deux chevaux peuvent récolter quinze arpents de grains en un seul jour. Nous l'avons vue fonctionner, et autant que nous pouvons en juger, elle est supérieure à ce que nous avons vu jusque-là dans le même genre.

Celle qui était exposée à Montréal, en 1850, était plus lourde, plus compliquée dans son mécanisme et ne présentait pas de garanties suffisantes pour en déterminer l'adoption dans la pratique, tandis que celle dont nous parlons paraît posséder les caractères d'une invention parfaite et se recommande d'elle-même. Nous n'entreprendrions pas d'en donner une description, mais nous conseillerions à nos sociétés d'agriculture de s'en procurer, persuadé que l'agriculteur canadien serait tenté d'en faire l'essai et y trouverait son profit. Le coût, à ce qu'on nous a dit, serait de \$175. Il y avait aussi une machine pour couper le foin, à peu près dans le genre de la première, moins cette partie du mécanisme qui est destinée à mettre le grain en javelles.

L'espace dont nous pouvons disposer ne nous permet pas d'entrer dans des détails sur toutes les machines qui étaient étalées à l'exposition de Saratoga ; cependant, nous ne pouvons nous empêcher d'en mentionner quelques-unes.

C'est d'abord une grande variété de moulins à battre, sur des plans nouveaux et améliorés ; une charrie à trois socs au moyen de laquelle on peut labourer cinq à six arpents de terre par jour ; une machine mue par un cheval, pour scier le bois de longueur et le bois de poêle ; plusieurs machines pour séparer et nettoyer le grain ; pour couper la paille et le foin ; pour presser le foin ; pour faire le beurre ; pour relier les livres et pour presser ; pour semer le grain, les navets, le maïs, etc. ; pour ramasser le foin ; pour peler les pommes, etc.

Les charnues qui étaient exposées méritaient aussi d'attirer l'attention à cause de leur forme élégante et de la variété des patrons.

Après avoir examiné les différents articles dont nous venons de parler, et avoir parcouru le domaine du solide et de l'utile, entraons sous la vaste tente où s'étaient les fruits et les fleurs. Autour d'une vaste plate-forme circulaire, surmontée de corbeilles de fleurs préparées par les mains délicates des dames, vous voyez trois rangées de fruits choisis, dans tout l'éclat de la maturité. Ce sont des pommes, des pêches, des poires, des prunes, des grappes de raisin, etc. En montant sur la plate-forme, les regards sont frappés de la profusion de richesses artistiques et horticoles qui y ont été placées. Les fleurs y tiennent le premier rang et la collection de dahlias surtout était parfaite. Quelques dames avaient exécuté de magnifiques dessins avec des fleurs va-

lées et artistement disposées, entr'autres, Mad. Mabbett, de Mechanville, qui avait représenté deux cornes d'abondance sortant du sein d'une aigle, aux ailes déployées, et déversant leur richesse sur un tapis de fleurs ; Mad. Bennett qui avait élevé une pyramide en flammes de couleurs diverses, sur une base de mousse de laquelle une aigle prenait son vol et s'élevait dans l'espace ; Mad. Van Namee, de Pittstown, qui avait représenté un candelabre à six branches au bout de chacune desquelles semblait scintiller une flamme purpurine.

Au milieu de la plate-forme s'élevait un tronc d'arbre habillé de verdure et surmonté d'un drapeau sur lequel planait une aigle. Le parquet était orné de jets en bronze, de la manufacture de Jones, Beebe et Cie de New-York. Nous avons surtout admiré un lion, debout, une bacheante renversée en arrière et exprimant dans une coupe le jus d'une grappe de raisin, plusieurs chiens au repos, et un fossyeur appuyé sur sa bêche.

Nous avons dit fort peu de chose de l'exhibition, rien des sources, rien de l'aspect général de Saratoga, et nous sommes déjà à bout d'espace. Nous continuerons dans le prochain numéro.

Nous n'avons fait que jeter un coup d'œil rapide sur les divers objets exposés à l'exhibition de l'État de New-York, et quoique les arrangements ne fussent pas complets, nous ne pouvons nous empêcher de dire que nous avons pu constater chez nos voisins une supériorité qui nous a humiliés, quand nous pensions à la beauté et à la fertilité de nos campagnes, à l'intelligence naturelle de notre population, à toutes nos ressources, à tous nos moyens de prospérité et que nous comparions les produits du travail et de l'industrie de chaque côté de la ligne.

Ceux qui admettent le régime colonial, qui préconisent notre gouvernement et qui saisissent toutes les occasions de dénigrer les institutions américaines, nous feront peut-être un crime d'avoir ainsi noté l'infériorité ; ils se rabattront sur les lieux communs déjà si souvent employés et parleront des taxes élevées qu'on paie aux États-Unis pour le soutien du gouvernement fédéral, mais ils ne pourront jamais persuader à celui qui a vu les choses de près et qui s'est trouvé en état de faire la comparaison, que nous pouvons espérer d'atteindre à un aussi haut degré de prospérité, si nos institutions ne subissent des modifications radicales.

Nous croyons qu'il est mieux, après tout, de dire les choses telles qu'elles sont, d'indiquer le mal, de mettre à nu la plaie, afin de trouver plus sagement le remède.

Il y a sans doute qu'un nombre des principaux obstacles qui retardent le développement de nos ressources, nous mettons la tenure seigneuriale dont la grande majorité demande l'abolition ; cependant, il en est d'autres non moins regrettables que nous avons souvent signalés et qui ne disparaîtront que lorsque nos institutions seront assises sur un principe plus large : c'est le manque d'une instruction suffisante, et, par suite, l'absence de cet esprit d'indépendance qui donne à l'homme le sentiment de sa dignité, qui le porte à jeter le poids de son intelligence et de son énergie dans la balance des destinées de son pays, persuadé qu'il consulte ses intérêts propres en contribuant au bonheur et à la prospérité de ses concitoyens.

Ces considérations nous entraînent quelque peu en dehors de notre sujet ; revenons à l'exhibition et introduisons encore le lecteur sous les tentes où sont étalés les produits de l'art, de l'agriculture et de l'industrie.

Nous avons parlé de corbeilles de fleurs, de fruits, de cornes d'abondance que plusieurs dames des environs de Saratoga avaient disposés avec un goût qui leur fait le plus grand honneur. Il y avait un peu plus loin, des ouvrages d'aiguille, des broderies et des tissus en laine ou en coton qui accusent une main habile et exercée.

Nous avons surtout remarqué un chapeau de femme où l'art de la modiste avait été poussé bien près de la perfection, et un chapeau en erpe blanc, brodé des deux cotés et valant \$150. Ces deux articles appartenaient à Mad. Burlingame, de Saratoga. Nous pourrions nommer encore les dames Davison, Runyon, Wiser, Freeman, Andrews, Munger, Spaulding, toutes de Saratoga, dont le goût avait contribué pour une large part à l'embellissement et aux décorations des salles.

Nous avons vu aussi de beaux échantillons de blé blanc, de blé rouge, d'avoine, de pois de diverses espèces, de sarrasin, de maïs, etc. Les légumes exposés révélèrent aussi un progrès incontestable dans l'art de l'agriculture.

Nous ne prétendons nullement donner ici un rapport complet de l'exhibition de Saratoga ; nous ne rendons que les impressions que nous avons recueillies dans notre courte et rapide, mais nous ne pouvons sortir de l'enceinte qui renferme tant de richesses industrielles sans dire un mot des marbres de M. Young, de Troy. Il en avait exposé plusieurs échantillons d'une beauté remarquable, qui attirèrent l'attention de tous les visiteurs.

Un ciseau habile leur avait donné diverses formes et leur avait imprimé un cachet artistique d'une grande perfection. Nous ne devons pas oublier non plus la politesse et la prévenance des membres du comité pour les représentants de la presse, et la manière obligeante dont on nous a reçu peut faire juger de l'importance qu'on attachait au journalisme des États-Unis.

En revenant à la ville, après avoir passé plusieurs heures agréables sur le terrain de l'exhibition, nous désirions voir les sources renommées de Saratoga.

C'est d'abord Congress Spring au pied d'une colline verdoyante, ombragée de grands arbres.

Une espèce de portique en bois, soutenu par des colonnes blanches et entouré d'une balustrade à hauteur d'appui, protège la source qui bouillonne, au milieu, dans un bassin de pierre polie.

Un garçon armé d'une baguette de fer au bout de laquelle est fixé un plateau qui tient trois gobelets, puis de cette eau et vous la présente, à tour de rôle ; c'est horrible à voir, mais il faut bien se soumettre aux exigences de la fashion et y goûter un peu.

Un peu en arrière de Congress Spring, vous trouvez un bosquet délicieux à travers lequel serpente une allée bordée de feuillage, ornée, de distance en distance, de statues en marbre. Au milieu se trouve un ravin au fond duquel coule un ruisseau d'eau douce, dans les jours brûlants de l'été, doit rafraîchir, sous les ombres avouées, une délicieuse fraîcheur. Tandis que nous avons impitoyablement porté la bache au pied de presque tous les arbres qui ombrageaient nos campagnes maintenant défrichées, les Américains aiment à s'environner d'ombre et de

verdure ; c'est ce qu'on peut remarquer dans les villes comme à la campagne. Les rues sont larges, toutes bordées d'arbres dont les longues branches se rejoignent en quelques endroits et forment une arche qui intercepte les rayons du soleil.

Après être, à regret, sorti du parc de Congress Spring, nous avons visité plusieurs autres sources et, entr'autres, celle qu'on appelle High Rock Spring et qui présente un curieux sujet géologique. L'eau sort naturellement à travers une pierre de forme conique, large à la base et s'élevant à environ trois pieds au-dessus du sol.

Quelques-uns pensent que cette pierre s'est formée des dépôts successifs des sels que contient l'eau de la source ; et la forme particulière qu'elle présente, ainsi que la couleur et la nature de la pierre autoriseraient à se ranger de cet avis.

On nous a dit qu'autrefois, l'eau jaillissait et se répandait au loin ; maintenant, elle n'atteint pas la surface au-dessous de laquelle elle se tient constamment à quinze ou dix-huit pouces.

LE PAYS.

Francisco Carillo et a égorgé plusieurs bœufs.

"A Tolosa, les barbares ont enlevé tous les chevaux.

"Tous ces malheurs sont survenus en moins de quinze jours.

Après cette peinture des Indiens, le *Trait d'Union* contient ce qui suit sur les bandits mexicains :

CHRONIQUE DU CRIME.—Il y a peu de jours, plusieurs malheurs sont introduits dans l'habitation atteinte au jardin de San Francisco ; mais ils ont rencontré une vive résistance ; un domestique a profité de la lutte pour courir chercher du secours au poste voisin ; cinq des voleurs ont été saisis ; les autres se sont enfuis avec quelque argent.

Le Docteur Chasias a failli également être victime d'un vol, un caporal d'infanterie s'étant introduit dans son domicile, ayant pénétré dans sa chambre à coucher, et se disposant à enlever tout le linge et les vêtements qu'il y trouvait ; mais une domestique l'aperçut et poussa des cris qui l'engagèrent à s'esquiver sans son butin.

Le café situé à l'encoignure du Puente de San Francisco et de la rue San Juan de Letran a été volé par des malfaiteurs qui en ont enlevé, dit-on, \$225 ; l'un des garçons du café était complice des voleurs.

On dit que les bandits qui ont attaqué la diligence de Toluca mardi dernier ont été arrêtés, y compris leur chef. Un détachement de dragons parti à leur poursuite sous la direction d'un homme qui avait promis de les livrer, s'est emparé d'eux ; ils ont été remis à la justice militaire, et l'on parle de leur prochaine exécution.

Aujourd'hui, samedi, dans la matinée, les trois voleurs coupables de la tentative de vol du magasin de "las Damas Mexicanas," seront exécutés par le garrot, devant le lieu même du crime, première rue de la Montaña. Ils se nomment Cristobal Gonzalez, Estevan Mejia et Casimiro Dominguez ; traduits immédiatement devant un conseil de guerre, il ont été condamnés à mort et mis en chapelle des avant-bier soirs.

Le 6 du courant, ont été exécutés à Lagos, des deux meurtriers du gouverneur Julian de los Reyes. L'un d'eux, Eulogio Morales dit Andres el Asno, était le chef des assassins ; indien de pure race, il était connu pour la ferocité de ses instincts ; mis en chapelle, il s'est moqué des prêtres qui voulaient le préparer à la mort, a insulté tous ceux qui ont tenté de le ramener à de meilleurs sentiments, a refusé de se confesser et est mort sans manifester la moindre faiblesse ni le moindre repentir.

LES VENONS DE RECEVOIR quelques numéros du *Trait d'Union*, dans chacun desquels nous trouvons plusieurs colonnes remplies de compte-rendus des déprédations des Indiens barbares ou des voleurs du Mexique.

Il paraît qu'au Mexique la moitié de la population pille et tue l'autre en attendant que la partie pillée ait sa revanche. Voici quelques extraits qui donneront une idée de la situation.

LES INDIENS BARBARES.—Le "Siglo" publie l'extrait suivant, d'une lettre de Durango :

"Pendant que chez nous on passe le temps en discussions stériles, les excès horribles que commettent les indiens se multiplient d'une façon alarmante. D'abord ils se contentaient de voler et d'assassiner ; mais aujourd'hui, ils attaquent les maisons et même les grandes haciendas.

"Je vous ai déjà dit l'attaque tentée sur l'hacienda de Santa Catalina par une bande de 200 indiens qui a été repoussée. Vendredi dernier, ils ont attaqué la grande maison de la Estanzuela, appartenant à M. Manuel Flores. Heureusement, les conducteurs de charriots de M. Louis Fort y étaient logés et ont repoussé les indiens, en leur tuant trois hommes. De là, ils se sont dirigés sur le Sautillo, où j'ignore quel désastre ils auront causé.

"Samedi, ils ont attaqué un train considérable de charriots venant du Nouveau-Mexique, mais ils furent également repoussés, en supportant quelque perte. L'un d'eux qui venait dans les charriots leur cria, dans leur langue, qu'ils étaient du Nouveau-Mexique. Aussitôt, les indiens hisserent le drapeau blanc et envoyèrent un parlementaire reconnaître les charriots. Quand ils se furent assurés que c'étaient des habitants du Nouveau-Mexique, ils les appelèrent leurs frères et leur déclarèrent qu'ils ne voulaient pas la guerre avec eux.

"Ensuite, ils se jetèrent sur M. Luciano Barrios, personne respectable et très-connu, qui venait, sur la route, en compagnie de 15 domestiques ; mais ces derniers prirent la fuite et l'infortuné Barrios fut massacré par les barbares qui lui enlevèrent la chevelure.

"Puis les indiens se réfugièrent dans la montagne voisine de Santa Catalina, où était arrivé un détachement de 86 hommes, partie cavalerie et partie infanterie ; ce détachement ayant reçu avis de la présence des sauvages sortit à leur rencontre le dimanche dans la nuit ; avant le point du jour, il les avait en vue.

"Les indiens dormaient et les soldats les surprisent, les attaquèrent avec résolution et en tuèrent plusieurs. Mais, revenus de leur surprise, et une partie d'entre eux qui se trouvait plus avant dans la montagne, étant accourue à leur secours, ils chargèrent la troupe avec vigueur.

"On fait diverses versions sur l'événement ; ce qui paraît le plus probable, c'est qu'une charge audacieuse, faite par les indiens, a mis le désordre dans les rangs, et qu'il s'en est suivi une terreur panique qui a mis les soldats en fuite. En résultat, quatre soldats sont restés morts sur le champ de bataille ; les autres sont arrivés presque tous blessés, après avoir perdu leurs chevaux et leurs armes. Cette troupe était des meilleures qu'il y ait ici, suivant le dire du commandant-général, et je le crois, car il n'est pas douteux qu'elle a bien ouvert la lutte, d'après des personnes impartiales qui ont été témoins du fait."

On a reçu, en outre, les nouvelles suivantes de Pinos :

"Les indiens ont enlevé de l'hacienda del Puerto de Canas, le peu de chevaux qu'il y avait. Le jour suivant, ils ont blessé Rafael Ayala, habitant de Encina Gorda.

"Peu après, ils sont tournés sur l'hacienda de San Julian, et ont enlevé, par la Sierra de San Francisco, tous les bœufs de labour qui consistaient en plus de cent couples.

"Le même semaine, ils ont assassiné un homme sur le rancho de Laizola, et ont chassé devant eux tous les chevaux de l'hacienda de Santiaguillo.

"Une autre bande a attaqué l'hacienda de Magdalena, s'est rapprochée du Mineral de Tejamé, a blessé très-gravement M.

FETE DE L'EXPOSITION.—Le comité de l'exposition provinciale recommande aux marchands et aux maîtres ouvriers de donner congé à leurs employés, au moins dans l'après-midi de jeudi, afin de leur donner l'opportunité de visiter l'exposition. On nous dit que les marchands anglais ont résolu de se conformer au désir du comité, et nous espérons que nos marchands canadiens feront assez de libéralité pour permettre à leurs commis de sortir jeudi.

COMPAGNIES DE FEU.—On attend de Troy, ce matin, deux compagnies de pompiers, de 125 chacune, musique en tête, qui viennent visiter notre exposition provinciale. Des préparatifs ont été faits par le département du feu pour les recevoir dignement.

LES TOURS NOTRE-DAME.—Il est un fait remarquable, c'est que les étrangers après une visite dans une ville, en connaissent souvent mieux les monuments publics que les habitants. Par exemple, nous pourrions que la moitié de nos concitoyens n'ont pas fait une ascension aux Tours Notre-Dame à Montréal. Pourtant on est avide d'émotions, de beaux coups-d'œil ; on ne craint pas de dépenser des sommes considérables pour aller admirer tel ou tel site ; les périls du voyage ne sont même pas un obstacle à cette insatiable curiosité, mais on néglige ce qui n'a pas de soi, au-dessus de la tête, les Tours Notre-Dame, par exemple, du haut desquelles on jouit par un beau temps d'un spectacle d'approcher difficilement même les rêves de l'imagination. Une excellente longue-vue permet aux visiteurs de distinguer nos magnifiques campagnes à plus de vingt milles à la ronde.

CHEMIN DE FER DE MONTRÉAL ET BYTOWN.—Les retours officiels du vote du peuple des Deux-Montagnes sur le règlement pour prendre des parts dans ce chemin, donnent le résultat suivant :

Votes en faveur.....2039
" contre.....1199

Majorité.....840

La municipalité de St. Eustache a manifesté l'intention d'aider le chemin de fer par un vote de £4000.

Les constituants de l'Hon. L. T. Drummond, procureur-général pour le Bas-Canada, se proposent, dit-on, de lui donner un dîner, qui aurait lieu à Granby.

NOUVEAU JOURNAL.—Nous croyons tenir de source certaine qu'un nouveau journal anglais, qui portera le nom de *Montreal Freeman*, doit paraître vers le 15 du mois prochain. Nous ne savons au juste quelle politique il adoptera, mais nous croyons qu'il sera ministériel.

TELEGRAPHIE.—Les ouvriers étaient occupés ces jours-ci à planter dans la ville les pôles du télégraphe de la compagnie du grand tronç, de Buffalo et Hamilton. Les poseurs de fils ne sont qu'à une dizaine de milles de Montréal, finissant la partie ouest. Nous croyons que le bureau de la compagnie sera ouvert en cette ville la semaine prochaine.

On déploie beaucoup d'énergie dans la construction de la ligne de télégraphe imprime entre Montréal et Troy. On a commencé à poser les pôles, des États-Unis à notre ville, et un grand nombre d'ouvriers y sont employés.

CONVENTION DE CHEMINS DE FER.—Une assemblée très importante est annoncée par les journaux des États-Unis comme devant avoir lieu le mois prochain, à Washington, des présidents et directeurs de chemins de fer, pour adopter des mesures pour prévenir les nombreux accidents qui arrivent sur les routes publiques.

PRENEZ-GARDE.—Nous lisons dans le *Quebec Advertiser* : "On nous a montré hier un billet de \$4, de 'Montreal Bank,' signé par *Thos. Holmes*, caissier, et Wm. Loom, président, daté de 1849. On sait sans doute qu'une telle banquette n'existe pas, et il est probable, d'après les noms qui sont signés, que c'est une contrefaçon de la 'Bank of Montreal,' de billets de quelques années en arrière, lorsque Benjamin Holmes était caissier et William Loom président."

UN CANAL ROMPU.—La navigation du canal Elgin vient d'être interrompue par une brèche considérable qui s'est déterminée dimanche dernier.

L'incident a eu lieu près du bassin de Buhnele, à 10 milles à l'est de Rochester, et la coupure se développe sur une longueur de 20 à 30 milles.

Une cinquantaine de bateaux ont échoué. Deux autres ont été engloutis par l'éboulement et écrasés sous la masse des décombres. Le premier avait un chargement de 300 barils de sel, et le second portait 3000 boisseaux de blé. On espère que ces marchandises ne seront pas perdues.

Le surintendant des canaux s'est immédiatement rendu sur les lieux et a pris toutes les dispositions nécessaires pour la réparation immédiate de la brèche. Il est probable que la navigation pourra être reprise dans 10 à 12 jours.

Une brèche s'est faite ces jours-ci au canal Beauharnois, et les bateaux ne pouvaient passer mardi ; mais les réparations sont aujourd'hui terminées et la navigation continue.

MYSTÈREUX.—On a trouvé un cadavre flottant, lundi, dans l'un des bassins près duquel se trouvent les bateaux de Québec. En examinant le corps, qui paraissait être à l'eau depuis quelques semaines, on découvrit deux blessures sur le cou, évidemment faites par un instrument tranchant. Le cadavre n'a pas encore été reconnu, mais on pense que c'est celui d'un Irlandais, et il n'y a pas de doute qu'un crime est caché par la mort de cet homme.

ACCIDENT.—Samedi dernier, un homme du nom de Joseph Fortier, âgé de 60 ans, bédou de l'église St. Saviour, à Québec, s'est tué en tombant d'un jubé pendant qu'il était occupé à pendre une peinture.

Lundi soir, deux Allemands furent tués par un train du chemin de fer de la Rivière Hudson, qui leur passa sur le corps.

ASSAUT MEURTRIER.—Il y a quelques jours plusieurs individus de Bytown sont entrés dans la nuit, dans la maison d'un M. Nahill, dans l'intention de le voler. Ils pénétrèrent dans sa chambre à coucher et l'assillèrent ainsi que sa femme et son enfant. M. Nahill fut blessé grièvement, mais put se défendre d'eux, et les mit en fuite. Les médecins ont déclaré ces jours-ci qu'il est hors de danger.—Trois des bandits qui l'ont assilli ont été arrêtés.

TENTATIVE DE SUICIDE.—Jeudi dernier, Jones, le soldat qui avait été condamné, il y a environ deux ans, par la cour criminelle, à être pendu pour avoir tué un de ses camarades, et dont la sentence fut ensuite commuée en emprisonnement pour la vie, a tenté de se suicider dans le pénitencier provincial en se coupant la gorge avec un couteau, mais il en fut empêché avant qu'il se soit fait beaucoup de mal. On se rappelle que des personnes prétendant se bien connaître en ces matières, avaient plaidé alors l'insanité de Jones en sa faveur. Cependant, peu après son emprisonnement dans le pénitencier, il fut nécessaire de le transporter à l'asile des lunatiques, d'où il était récemment revenu, supposant qu'il était guéri, jusqu'à ce qu'il eut fait cette dernière tentative sur sa propre vie.

INFANTICIDE.—Une enquête a été commencée vendredi, le 16 courant, sur le corps d'un enfant nouveau né qui a été découvert dans un étang du village de Berwick (H. C.). Un grand nombre de témoins ont été entendus, mais l'enquête a été renvoyée au samedi, et nous n'avons pas encore la décision du jury. Celle que l'on soupçonne est une jeune fille qui n'a pas plus de 17 ans, qui avait demeuré dans le village comme servante ; elle se nomme Margaret Horman ou McTadyen, qui quelques jours avant avait subi un procès par J. W. Gamble, pour avoir "caché un enfantement."

EXPLOSION.—Le Constitutionnel de Ste. Catherine (H. C.), dit que la bouillie d'un moulin à scie situé à Ten Mile Creek, appartenant à W. N. Hutt, éer., de Grantham, a fait explosion pendant que les ouvriers travaillaient, et l'un d'eux nommé George Smith, fut tué sur le coup, et deux autres ont été sérieusement blessés.

ACCIDENT.—Mercredi matin, deux Diles Brunelle et une Dile Lala sière, de Varennes, passaient en voiture sur la rue des Commissaires, près le quai Jacques Cartier, lorsque le cheval prit le mors aux dents, et les précipita sur le quai. Mlle Lalumière a reçu quelques contusions dans sa chute, mais aucune des trois demoiselles n'a reçu de blessures graves.

NOYÉ.—Nous apprenons que le corps d'un homme, qui paraissait être Canadien-français, a été trouvé flottant, samedi dernier, sur l'Ottawa, en arrière d'une vieille distillerie à New-Edinburgh. L'enquête a eu lieu lundi, mais on n'a pu parvenir à l'identifier, ni à assigner une cause à sa mort. Il a été enterré dans le cimetière de Bytown, et son enterrement était suivi par un grand nombre de personnes.

ENQUÊTE.—Une enquête a été tenue lundi dernier sur le corps d'un artilleur du nom de Wm. Corson, à l'hôpital militaire de Kingston, qui a été trouvé le matin en arrière des casernes, ayant le cou coupé d'une oreille à l'autre. D'après les témoignages de cinq témoins, il paraît que le défunt s'est suicidé lui-même, pendant une attaque temporaire d'aliénation mentale. Le verdict a été rendu en conséquence.

DANGER DES ARMES À FEU.—Plusieurs fois chaque semaine nous avons à relater quel accident causé par des armes à feu manœuvrées avec imprudence. Il y a quelques jours encore, un jeune homme de Bozouquet (H. C.), nommé Wm. Elliott, était allé à la classe aux tontures. Voyant que le fusil ne paraissait pas bien, il le prit pour regarder dans le canon, et pendant ce temps le fusil fit explosion, on ne sait comment, et il reçut toute la décharge dans la tête, causant une mort immédiate.

EMPOISONNEMENT.—Mardi après-midi, un enfant d'environ deux ans, fils de M. Howison, de la rue St. Gabriel, avait trouvé une fiole à sa portée, s'en empara et but le contenu, qui n'était autre chose que du poison très fort. Les douleurs se firent sentir aussitôt, et le Dr. McCulloch fut appelé, mais tous ses efforts pour contrebalancer l'effet du poison n'aboutirent à rien, et l'enfant ne put envier quatre heures après avoir pris le fluide. Ceci est un nouvel avertissement aux parents de ne jamais laisser de poison à la portée des enfants, même pendant un seul moment, car ils peuvent l'oublier, et la négligence peut devenir fatale.

PRÉS DU BONHEUR.—Il y a quelques jours, une jeune fille de Ste. Catherine (H. C.), du nom de Maria Corry, possédait toutes les vertus sociales et morales qui la rendaient chère à tous ceux qui la connaissaient, est morte des fièvres après une maladie de deux ou trois jours. Le jour où elle ressentit les premiers symptômes de la maladie était fixé pour son mariage ; le savoir des noces était fait, et les cartes de mariage étaient même imprimées ; mais, hélas ! la mort survint et changea la scène ; au lieu d'une noce, les invités vont à l'enterrement !

AVIS AUX ÉLEVÉS DE BESTIAUX.—Dimanche dernier, un jeune bœuf appartenant à M. James Strongman, d'Hamilton, mourut subitement des fièvres putrides, pense-t-on. Lundi, les deux fils de M. Strongman pénétrèrent l'animal, et en le faisant, ils s'inoculèrent du virus ; en quelques heures, les bras des deux jeunes hommes enflèrent et devinrent plus gros que le corps, et chez l'un d'eux l'inflammation s'étendit jusqu'au corps ; mais l'autre est maintenant capable de travailler de nouveau. Sept pores sont morts pour avoir mangé la carcasse.

FEU.—Jeudi matin, vers cinq heures, le feu s'est déclaré dans une bâtisse en bois de la rue Bonaventure, et avant que les pompiers eussent pu s'en rendre maîtres, trois maisons voisines étaient consumées. Une maison appartenant à M. Peel, située en arrière du bâtiment où le feu avait originaire, a été considérablement endommagée. Les trois maisons incendiées appartenant, l'une à M. Lantier, l'autre à M. Berthelot et la troisième à M. Labadie. Ces deux derniers étaient assurés chacun pour £350. M. Lantier n'était pas assuré.

REUR.—Hier soir, vers huit heures, le feu s'est déclaré dans une maison en bois située à Mile End et se communiqua à une couple d'autres qui furent consumées. Les pompiers s'y rendirent et purent maîtriser le feu avant qu'il eût fait de plus grands ravages.

Il y a depuis plusieurs jours, dans le verger de M. James Hughes, à la Petite Côte, un pommier en pleine floraison.

ÉTOUFFÉ DANS SA GRAISSE.—Un jeune homme de Savannah, que les médecins surnommaient le "miracle de la nature," est mort la semaine dernière par une trop rapide accumulation de graisse. Il pesait, au moment de sa mort, 613 livres.

L'engraissement de deux livres par jour, depuis quelques semaines avant sa mort, et depuis 563 livres lorsqu'il a commencé à engraisser.

CONSECRATION D'UNE EGLISE.—Dimanche dernier dans l'après-midi, une nouvelle église située sur la Côte St. Paul, près de Monkland, fut ouverte au culte catholique et dédiée à la Vierge Marie. L'évêque de Cleveland (Ohio), officia à cette cérémonie, assisté par l'évêque de Montréal et Mgr. Prince. Un grand concours de peuple assista à cette bénédiction, et le sermon fut prêché par l'évêque de Cleveland. Une collection libérale fut faite en cette occasion, pour aider à l'achèvement de l'église.

La longueur de la bâtisse est de 155 pieds, et la largeur est de 114 pieds. Elle est calculée comme pouvant contenir 2000 personnes, et a été érigée pour la desserte des paroissiens de St. Luc, des Tanerics et des villages environnants.

Une nouvelle église doit être consacrée sous peu dans le quartier St. Anne, destinée au culte des Irlandais de Grifflintown.

Une convention du clergé et des laïques du diocèse anglican de Toronto a été convoquée par le lord évêque pour le 12 octobre prochain, où il fera sa visite triennale.

Le comité protestant de Québec, ainsi que toute la presse, a dévoré les articles furibonds que le *Protestant Times*, journal fanatique entre les fanatiques, servait à ses lecteurs deux ou trois fois par semaine.

La corporation de Québec a décidé qu'elle paierait les dommages causés à l'église

